

ANGLETERRE. — XVII^E ET XVIII^E SIÈCLE

SCÈNES D'INTÉRIEUR. — PURITAINS ET BOURGEOIS.

(Cette planche est à rapprocher de la planche CZ empruntée au même maître.)

Lorsque Hogarth, s'inspirant des gravures faites en 1710 pour illustrer le célèbre poème satirique de Butler, trace les portraits d'Hudibras et de Rulpho, héros de ces temps du dix-septième siècle où une telle quantité d'hérésies divisaient l'Angleterre que l'on comptait à Londres seulement cent quatre-vingts sectes différentes, on voit réellement autour de son presbytérien, juge de paix et militaire, et de l'écuyer, tailleur de son métier, les fameux puritains de *la sainte ligue*, qui avaient pris à tâche d'abolir l'épiscopat et la monarchie et que communément on désignait sous le nom de *saints*. C'est en raison de la vérité historique de ces physionomies que nous reproduisons la dernière assemblée du poème inachevé de Butler. On y vient annoncer que le peuple brûle les parlementaires et les pend en effigie. Saisis d'effroi, tous s'apprêtent à prendre la fuite.

Si l'on ne faisait plus que rire au dix-huitième siècle de cette queue de Cromwell, il en survécut cependant des traces encore sensibles dans ceux que l'on continuait à appeler les *Têtes rondes*. Ces successeurs, s'affichant ainsi que leurs devanciers comme des partisans de la liberté, portaient un habit simple et uni; ils passaient leur vie à la chasse, dans les cafés ou à la taverne, mangeant du bœuf, du pudding, du fromage de Chester, avec des couteaux ronds et des fourchettes à deux dents. Ils buvaient de la bière forte dans le même pot et à la ronde. Robustes, ils faisaient un vif contraste avec les seigneurs maigres, faibles et usés. Les « têtes rondes » affectaient de mépriser les mille révérences apprises des étrangers. Lorsque vous les visitiez, ils vous laissaient prendre vous-même votre chaise; ils ne se disaient ni votre serviteur, ni votre ami; mais lorsqu'ils vous prenaient la main, ils la secouaient jusqu'à vous faire trébucher, la serrant jusqu'à vous faire crier. Leurs femmes étaient bien éloignées des dames qui ne connaissaient que les étoffes de France, et qui n'auraient jamais consenti à porter une blonde, un ruban de fabrique anglaise. Elles allaient le matin se promener à pied au parc de Saint-James, avec un tablier de batiste et en petit chapeau de paille, suivies par un seul laquais. Enfin, elles se faisaient habiller par des femmes, et jamais par des valets de chambre.

Aussi vit-on bientôt des façons toutes nouvelles se substituer aux manières polies et insinuantes empruntées jadis aux petits-mâtres français. Un homme aimable passa alors à Londres pour un homme frivole, la politesse y fut

considérée comme un joug incommode ; enfin, en 1755, il ne s'agissait plus des habits recherchés, de l'équipage leste, des bijoux de toute espèce, de l'ambre, des mouches, du ton précieux, du jargon abondant du petit-maître français. Ce dont l'Anglais se piquait le plus c'était d'être original. Le petit-maître de Londres se vêtit d'un drap plus grossier que celui de ses valets, et prit plaisir à se confondre avec les porteurs de chaise, se vantant de connaître leurs mœurs et leurs usages. Une perruque courte et sans poudre, un mouchoir de couleur autour du cou, une veste de matelot, un bâton fort et noueux, un ton et des discours grossiers, et l'imitation des mœurs de la populace, telle fut cette métamorphose.

L'heureuse Angleterre vit sa prospérité se développer d'une façon prodigieuse pendant le dix-huitième siècle. Dès son aurore, comme le dit Macaulay, « des signes nombreux justifiaient l'espérance que la Révolution de 1688 serait notre dernière révolution. » Les jacobites et les saints étaient à tout jamais disparus, et « l'antique constitution s'adaptait d'elle-même, par un développement naturel, graduel et pacifique, aux besoins d'une société moderne. »

Pour compléter la physionomie de nos voisins, nous avons emprunté à une estampe de 1766, une scène de famille où le gros négociant apparaît dans son *home* inviolable. Cette gravure, composée et burinée par un sieur Miller, à peu près inconnu chez nous, est assurément bien loin du niveau d'Hogarth ; mais elle n'est pas sans charmes, et sa naïveté gracieuse exprime un genre de vérité qui adoucit les âpretés de la satire.

Il y a là toute une vie familiale et puissante. On prend le thé du matin dans une large pièce de rez-de-chaussée, tapissée de ce papier imprimé que l'on appelle peint, et dont l'usage se répandait alors. A la muraille du souverain des mers, une grande carte géographique est déroulée, et le dessus de la porte est orné par le cartouche de l'armoire du trafiquant, armoirie qui n'est peut-être qu'une marque de fabrique, des tonneaux y accompagnant un chevron héraldique. Une peinture, représentant Actéon puni de sa curiosité, dit l'esprit de toute la maison, remplie du charme des jolies misses, du jeu des petits enfants ayant des démêlés avec les chiens, de la sollicitude des grand'mères, de jeunes gens discrets et bien élevés, d'hommes d'un âge plus ou moins marqué, de bon accord, parmi lesquels le maître de la maison, qui va partir pour la chasse, comme le montrent les chiens couplés à ses pieds.

Reproduction d'après les gravures originales.

Voir, pour le texte : Notice chronologique, historique et critique de tous les ouvrages de peinture et de gravure de *G. Hogarth*; imp. de Levrault, Paris. — Le Voyageur français, Paris, 1776. — Notes sur l'Angleterre, par *M. H. Taine*, au chapitre de l'Esprit anglais, Paris, 1874.





ANGLETERRE

ENGLAND

ENGLAND

DO

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Carred del.